

□ LES ENJEUX PHILOSOPHIQUES D'UNE TRADUCTION

Oscar BRENIFIER

Paris - France

Comme bon nombre d'activités, celle de la traduction se soucie avant tout de produire un résultat, qui dépend donc d'une certaine efficacité. Ainsi la réponse prime nécessairement sur la question: elle est la critère ultime d'un travail réussi. Or il est parfois utile de suspendre un tel processus, de s'abstraire du concept même de résultat, afin de travailler la question en tant que question, le problème en tant que problème. C'est ce que l'on peut nommer: problématiser la pensée, ou philosopher. La simple intuition, qui nous fait attribuer un terme à un autre, une expression à une autre, comme une sorte d'expédient, de moindre mal, nous permet alors d'être conceptualisée pour prendre conscience des enjeux de la traduction. La nature traîtresse de cette traduction, la portée de sa trahison, doit ainsi être mise en exergue, amplifiée, soulignée, afin de lui rendre sa dimension tragique. Il est vrai que d'une certaine manière, un tel exercice n'aide en rien la traduction immédiate, qui se doit de produire un objet concret, prétendument fini, mais il permet cette prise de conscience nécessaire sans laquelle toute activité devient illusoire par le simple oubli de ses propres limites, l'aveuglement sur son arbitraire et sa facticité.

Toutefois, cette prise de conscience ne doit pas être réduite, afin de ne pas gommer son utilité pratique et la condamner au rang de

spéculation superflue, réservée à ces moments de luxe où l'on peut se permettre une certaine oisiveté, à ces moments d'impuissance où rien de productif n'émerge, comme ces scientifiques à la retraite qui se mêlent de philosopher à partir du moment où ils n'ont plus la possibilité de faire ce qu'ils considèrent comme un véritable travail. N'est-il pas important de revenir en permanence sur les choix qui s'imposent, pour les peser et les repeser, afin de rendre cohérent l'ensemble de ces choix, afin d'être conscient de leurs implications, présupposées et conséquences, condition nécessaire à la légitimité ou plutôt à la justification d'un acte qui, en soi, ne peut jamais être véritablement juste mais uniquement justifié?

Ainsi, sur toute traduction, aussi minime soit-elle, doit peser en filigrane l'hypothèque de sa pénible imperfection. Mais en même temps, sans aucun doute, l'acte de trahison, comme tout acte humain, se doit de s'assumer en sa dimension de nécessité. La différence importante, le demi-tour de cheville qui fait alors la différence, pour reprendre l'expression de Montaigne, est uniquement de savoir si l'on est conscient de la fragilité des choix qui sont les nôtres. Ceci afin de dédramatiser un minimum la futilité du geste de la traduction, car plus d'un spécialiste aux prétentions érudites voudra se servir d'un tel argument, afin de prouver par exemple l'impossibilité de comprendre un auteur au travers d'une traduction, snobisme dont la prétention catastrophique reléguerait, au vu de la multiplicité des langues, une majorité de la littérature mondiale aux oubliettes et à l'impossibilité d'accès.

Comme d'habitude, sous prétexte d'un purisme aux prétentions moralisatrices, chacun serait renvoyé à la seule articulation d'un discours culturel qui est le sien propre. D'où une impossibilité d'accéder à quoi que ce soit issu d'une autre matrice de langue ou de pensée.

L'incommunicabilité entre les êtres est un thème facile. Prenons comme simple analogie le dialogue entre deux personnes de même langue, activité plus banale encore que la lecture d'un texte. Tout analyste attentif s'apercevra rapidement des décalages inconscients dès les premières réparties d'un échange. Les mots, les termes, les idées, les formulations renvoient tous à une histoire personnelle, dimension à la fois réductrice et enrichissante, car elle charge les mots d'une vie propre; en les connotant, elle les enrichit, les soustrait de l'emprise d'une mortelle platitude à laquelle les condamnerait l'absence de toute subjectivité. Trahison certes d'une connotation inconsciente, à peine audible, mais pour autant nous ne pouvons nous condamner les uns les autres au mutisme. Il nous faut assumer le danger de l'échange avec l'autre. Quitte à parfois faire le point et tenter de cerner la nature et l'origine des différences. Acte de suspension du jugement qui saurait définir à lui seul la notion même du philosophe.

Ainsi le traducteur ne peut pas ne pas être un philosophe. Car il se doit d'opérer dans le décalage. La plupart du temps, les mots sont tellement proches et familiers que nous ne faisons plus attention à eux. Ils sont des serviteurs, voire des esclaves: c'est uniquement lorsqu'ils n'accomplissent pas leur tâche que nous leur prêtons attention. Par exemple, lorsque la confrontation d'idée implique des enjeux importants, et que chacun surveille l'autre. Les mots perdent alors leur innocence, ils deviennent très chargés; en fait leur charge remonte simplement à la surface et devient visible. Il en va de même pour le traducteur, qui fait dialoguer entre eux deux langages, avec leur personnalité et leurs idiosyncrasies. Naturellement, à l'instar de philosophe, il tente d'introduire la polyphonie là où pourraient s'opposer des solistes, il introduit l'harmonie là où il paraîtrait y avoir cacophonie: chacun prend conscience de lui-même au travers de

l'autre. En ce sens, la dialectique du philosophe, ce "à travers" du dialogue, qui articule en commun le multiple et le contradictoire, couvre une problématique identique à celle du traducteur, ce qui pourrait faire de ce dernier un philosophe par excellence, conscient des limites de toute langue, et surtout de la sienne propre. Mais si le philosophe, dont c'est la spécialité, cherche à faire de ce "à travers" l'objet de sa réflexion, le traducteur se contente souvent de passer d'un côté à l'autre avec le moins de dommage possible, car la traduction est liée à l'action: elle doit avant tout faire passer un message.

L'incommunicable est un obstacle qu'il s'agit de réduire, alors qu'il est pour le philosophe la substance même de son travail. Car ce dernier n'est pas astreint au résultat, même le non-sens peut-être ici satisfaisant, un non-sens dans lequel il peut d'ailleurs facilement se noyer. Le traducteur a un avantage: il ne peut faire l'économie du principe de réalité. Il détient donc une entrée naturelle et privilégiée dans le philosophe, s'il prend la peine de profiter de ce qui lui est offert.

Un exemple: L'être et le néant, Being and nothingness

Prenons brièvement un exemple. A priori, en traduisant "L'être et le néant", titre d'une oeuvre majeure de Jean-Paul Sartre, par "Being and nothingness", nous ne voyons rien là de très choquant: à toutes fins utiles, les termes et les sens auxquels ils renvoient semblent correspondre. Mais regardons de plus près.

Nous voyons déjà qu'en traduisant "être" par "being", nous passons d'un infinitif transformé en substantif, à un participe utilisé comme substantif. Différence notable, car si l'infinitif ne connaît pas le temps, le participe, lui, est soumis à la temporalité. Ici, il s'agit d'un participe présent, actif, qui s'oppose donc à un participe passé, passif.

Or il est dans la nature même de l'être, en tant qu'être, de transcender le temps, ce qui dans la constitution du terme lui-même devrait se retrouver. Pour l'anecdote, rappelons qu'en cette tentative se trouve le coup de force des traducteurs bibliques qui, traduisant de l'hébreu en grec, utilisèrent le terme "on" (être) pour rendre compte de ce qui n'existait pas en hébreu, puisque le concept d'être au sens intemporel ne se trouvait pas dans cette langue. Or il s'agissait là de rendre compte de la nature même de la divinité, ce qui n'est donc pas sans conséquences.

Un problème quelque peu semblable se trouve dans la traduction du français à l'anglais, lorsqu'il s'agit de traduire la discipline entre "être" et "étant", distinction conceptuelle importante, introduite par Heidegger (*Sein, seinde*). La forme temporelle de "être" permettant, bien entendu, détermination et à sa pluralité, avec toutes les conséquences ontologiques et épistémologiques de cette distinction. La langue anglaise se trouve donc ici en difficulté, pour permettre l'articulation du concept "être". La distinction entre "être" et "étant", entre "being" et "beings", a pu s'opérer en utilisant des subterfuges tels que la majuscule, l'opposition du singulier au pluriel, l'article défini plutôt que l'indéfini, etc.

Remarquons aussi cette particularité de l'anglais qui est le fameux "présent continu". L'anglais, à l'image de sa tradition philosophique, bien que la formulation inverse soit plus adéquate, est une langue d'action, moins propice à la métaphysique, contrairement au français qui à l'inverse est une langue de définitions, plus statique, nettement moins dynamique. Il est donc tout à fait cohérent de retrouver en français un "être" pour qui l'action est extrinsèque, plutôt qu'un "being", un "en train d'être", pour reprendre la traduction littérale du présent continu, qui contient déjà le principe de l'acte comme continuité, comme persévérance dans l'être. Ce mode de pensée est

d'ailleurs tout aussi légitime, qui considérerait la divinité comme un acte plutôt que comme une essence, et ce retour à la temporalité du divin est ce que l'on remarque dans l'attirance d'une tradition pragmatiste, américaine en particulier, pour la tradition hébraïque de l'Ancien Testament, où Dieu pactise avec son peuple, plutôt que de se retirer dans l'abîme de son être.

En traduisant "néant" par "nothingness", nous rencontrons sous une forme différente un phénomène similaire. "Nothingness" signifie littéralement "aucune-chose". La qualité d'aucune chose, la qualité de n'être pas une chose, ou la qualité de l'absence de toute chose. On retrouve quelque chose de semblable dans le néant, puisque l'étymologie latine de néant est au choix, selon les écoles "ne gentem" (aucune personne) ou "nec entem" (aucune essence). Néant est donc bien en son origine la négation de quelque chose. Il est d'ailleurs difficile d'aborder ou de concevoir une négation absolue autrement que par une *via negativa*, mode apophatique par lequel on en vient à enlever des prédicats ou des formes pour spécifier la nature du vide ontologique en question. Mais il est intéressant de constater nouveau dans une langue propice à la définition et la spéculation métaphysique, le français, que le néant s'est peu à peu forgé une identité plus "autonome", sans dépendance ontologique immédiate sur un quelconque objet, faisant de ce néant une sorte de substance en soi, alors que "nothingness" non seulement renvoie à une dépendance sur la chose, objet dont il est la négation, mais de surcroît il s'agit d'une qualité, indiquée par la suffixe "ness", ce qui fait du néant un prédicat, donc doublement dépendant. Autrement dit, même si le mode de construction est relativement identique, le développement historique, donc le résultat, est radicalement différent.

Cette dernière observation nous porte à faire la remarque suivante à propos de l'étymologie. Il s'agit de mettre en garde contre la

tentation d'une toute-puissance de l'érudition, qui tomberait dans le piège d'un terme sur son origine, aussi ancienne soit-elle, ce qui est d'ailleurs le sens du mot étymologie: *etimos logos*, ou vrai langage, sens vrai. Nous nous y opposons pour deux raisons. Premièrement, il n'y a aucune raison de penser que la source d'un terme a particulièrement plus de vérité ou de portée que son sens ou sa construction plus récente. L'embryon qui deviendra homme âgé n'est pas nécessairement plus vrai ni moins vrai que ce qu'est devenu cette personne. Deuxièmement, si nous pouvons croire que la construction d'un terme peut marquer l'inconscient individuel et collectif, ce qui nous permet d'affirmer que la forme même de la langue est la matrice sur laquelle s'inscrit toute pensée particulière, il est douteux d'accorder pour autant à cet inconscient une telle puissance de discernement "sémantique", qui saurait percevoir la nature d'un terme jusqu'en ses origines les plus obscures. Le glissement du sens primitif d'un terme originel n'est pas moins dépourvu de sens que le terme originaire lui-même. Les faux amis ou homonymes n'ont plus de sens l'un que l'autre, même si l'un des deux est resté plus proche d'un quelconque sens étymologique.

Apprendre une langue, surtout sa langue maternelle, participe à la formation de notre pensée: c'est déjà incorporer une logique spécifique, s'initier à un certain type de cohérence, plus ou moins consciemment. Comme la géométrie, la grammaire et la syntaxe structurent notre pensée. Selon les langues, la forme même de la conscience variera, sous des modes variables d'abstraction ou d'intuition. La pensée se transforme d'une langue à une autre. Le son d'une langue, sa phonétique, est aussi un facteur modificateur, comme le savent ceux qui traduisent de la poésie. Lorsque nous passons de "being" à "être", nous passons d'un terme qui résonne, faisant écho à la continuité de l'acte, à un terme plus sec, plus abstrait, avec cet

infinitif dépourvu de toute articulation grammaticale et musicale. Le contenu émotionnel et cognitif ne peut plus être le même. Passer de "néant" à "nothingness", c'est entendre un substantif simple et autonome, qui se métamorphose en une qualité qui est en soi, de par sa simple longueur, une composition, plus complexe, abstraite et distante. Autre remarque, sur ce qui pourrait paraître anodin et dépourvu de conséquence. La présence de l'article dans "L'être et le néant", qui disparaît en anglais "Being and nothingness". Normal, dira celui qui est plongé dans l'habitude de cette différence. Pourtant, Sartre aurait pu intituler sa thèse "Etre et néant". "Etre" aurait pu être pris alors en son acception verbale, opposé au néant qui ne sait être qu'un substantif. La présence des deux articles implique donc une communauté de nature et de genre. Or cette communauté disparaît dans la traduction anglaise où l'on utilise une forme verbale pour l'un, une qualité pour l'autre: l'être serait donc une action, une substance, le néant serait une qualité.

Conclusion

Nous avons exposé ici quelques brefs enjeux de traduction, entre deux langues pourtant relativement proches. Certes, le langage philosophique, à l'instar du langage poétique, est de nature plus singulière, plus spécifique. On pourrait en faire un cas à part pour la traduction, un cas anormal. Mais peut-être cette anormalité rend-elle visible la norme pour ce qu'elle est: un non-pensé effectif, qu'il s'agit de rendre pensable et pensé. Souvent, pour le spécialiste du langage comme pour l'opinion commune, le philosophe est une spéculation: il traite de ce que l'on ne connaît pas, il faut imaginer, car ce qu'il énonce n'a ni à être appris, ni à être reconnu, mais simplement à être envisagé. Le discours philosophique doit s'imposer par son argumentation, par sa clarté et sa cohérence, non par des preuves

expérimentales ou un quelconque efficace. La philosophie est donc une matière qui se spécialise en son ignorance. Nous sommes dans le domaine du problématique: un pur possible, qui, selon Kant, s'oppose à l'assertorique, l'affirmation convaincue, et à l'apodictique, ce qui est prouvé de manière incontestable ou s'affirme de droit. On voit, on théorise, plus que l'on ne connaît. D'où le statut de l'intuition, qui tente de devenir connaissance véritable à travers la conceptualisation, manipulation abstraite, plutôt que l'expérience, cette manipulation concrète de la matière que nous offre la science. Il s'agit donc de parler sans savoir, profitant d'une ignorance qui nous oblige à creuser et à ne plus prendre pour acquis de quelconques certitudes.

Mais n'en va-t-il pas ainsi de l'exercice de la traduction? Les termes et choix du geste de la traduction ont un rôle purement intérimaire; à l'instar des synonymes, ils ont une manière bien à eux et déterminée, limitative, partielle et partielle, de représenter une entité originaire et complexe. Comme une représentation, ils tentent d'établir un rapport d'identité entre les intuitions et les paroles. Ainsi, afin de jouer son véritable rôle, la traduction ne doit-elle pas avoir présente à son esprit le ténu de son acte? Même si, bien entendu, ses doutes et interrogations devront se contenter de rester dans l'arrière-plan de son expression. Mais comme en peinture, cet arrière-plan offrira à l'acte lui-même la profondeur sans laquelle il serait privé de sens, nous infligeant le triste spectacle d'un monde plat, privé de perspective. Ainsi, si traduire signifie trahir, il n'est d'existence qui ne soit l'acte de trahison d'une essence aussi nécessaire qu'incertaine.